

gens de guerre, s'ils défendent des provinces, ne les civilisent pas. On cherche autour de Catherine des hommes d'état, et l'on n'en trouve point. Ce qu'elle a fait seule peut étonner; mais, quand elle ne sera plus, qui la remplacera?

Cette princesse fait élever dans des maisons qu'elle a fondées de jeunes enfans des deux sexes avec le sentiment de la liberté. Il en sortira sans doute une race différente de la race présente. Mais ces établissemens ont-ils une base solide? Se soutiennent-ils par eux-mêmes ou par les secours qu'on ne cesse de leur prodiguer? Si le règne présent les a vus naître, le règne suivant ne les verra-t-il pas tomber? Sont-ils bien agréables aux grands qui en voient la destination? Le climat, qui dispose de tout, ne prévaudra-t-il pas à la longue sur les bons principes? La corruption épargnera-t-elle cette tendre jeunesse perdue dans l'immensité de l'empire, et assaillie de tous les côtés par l'exemple des mauvaises mœurs?

On voit dans la capitale des académies de tous les genres, et des étrangers qui les remplissent. Ne seraient-ce pas d'inutiles et ruineux établissemens dans une région où les savans ne sont pas entendus, où il n'y a point d'occupation pour les artistes? Pour que les talens et les connaissances pussent prospérer, il faudrait qu'enfans du sol, ils fussent l'effet d'une population surabondante. Quand cette population parviendra-t-elle à ce degré d'accroissement dans un pays où l'esclave,

pour se consoler de la misère de sa condition, doit à la vérité produire le plus qu'il peut d'enfans, mais se soucier peu de les conserver?

Tous ceux qui sont reçus, qui sont élevés dans l'hôpital récemment fondé des enfans-trouvés sortent pour toujours de la servitude. Leurs descendans ne reprendront pas des fers; et de même qu'en Espagne il y a de vieux et de nouveaux chrétiens, il y aura en Russie les vieux et les nouveaux libres. Mais le produit de cette innovation n'en peut être proportionné qu'à la durée; et peut-on compter sur quelque établissement durable là où la succession à l'empire n'est point encore inviolablement assurée, et où l'inconstance naturelle aux peuples esclaves amène de fréquentes et subites révolutions? Si les auteurs de ces complots n'y font pas corps comme en Turquie, s'ils sont isolés, une sourde fermentation et une haine commune les rassemblent.

Il fut créé durant la dernière guerre une caisse de dépôt à l'usage de tous les membres de l'empire, même des esclaves. Par cette idée d'une politique saine et profonde le gouvernement eut des fonds dont on avait un besoin pressant, et il mit autant qu'il était possible les serfs à l'abri des vexations de leurs tyrans. Il est dans la nature des choses que la confiance accordée à ce papier-monnaie s'altère et tombe. Un despote ne doit pas obtenir du crédit; et si quelques événemens singuliers lui en ont procuré, c'est une nécessité que



les événemens qui suivent le lui fassent perdre.

Telles sont les difficultés qui nous ont paru s'opposer à la civilisation de l'empire russe. Si Catherine II parvient à les surmonter, nous aurons fait de son courage et de son génie le plus magnifique éloge, et peut-être la meilleure des apologies, si elle succombait dans ce grand projet.

Au voisinage de la Russie est la Suède. Voici son histoire, et démêlez-y si vous pouvez sa constitution.

Une nation pauvre est presque nécessairement belliqueuse, parce que sa pauvreté même, dont le fardeau l'importune sans cesse, lui inspire tôt ou tard le désir de s'en délivrer, et ce désir devient avec le temps l'esprit général de la nation et le ressort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays passe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du despotisme le plus illimité, il ne lui faut qu'une suite de souverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ses triomphes, se croit tout permis, ne connaît plus de loi que sa volonté; et ses soldats qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le servir envers et contre tous, ils deviennent par leur attachement la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'osent refuser leurs bras à des chaînes qui leur sont présentées par celui qui joint à l'autorité de son rang celle qu'il tient de l'admiration et de la reconnaissance.

Le joug imposé par le monarque victorieux des ennemis de l'état pèse sans doute : mais on n'ose le secouer. Il s'appesantit même sous des successeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs sujets. Il ne faut alors qu'un grand revers pour abandonner le despote à la merci de son peuple. Alors ce peuple, indigné de sa longue souffrance, ne manque guère de profiter de l'occasion pour rentrer dans ses droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il passe en un clin-d'œil de l'esclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général on n'entend qu'un cri; c'est *liberté*. Mais comment s'assurer de ce bien précieux? On l'ignore; et voilà la nation divisée en diverses factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en est une qui désespère de prévaloir sur les autres, elle se détache, elle oublie le bien général; et, plus jalouse de nuire à ses rivales que de servir la patrie, elle se range autour du souverain. A l'instant il n'y a plus que deux partis dans l'état, distingués par deux noms, qui, quels qu'ils soient, ne signifient jamais que royalistes et anti-royalistes. C'est le moment des grandes secousses, c'est le moment des complots.

Quel est alors le rôle des puissances voisines? Tel qu'il a été dans tous les temps et dans toutes les contrées; c'est de semer des ombrages entre les peuples et leur chef; c'est de suggérer aux sujets tous les moyens d'avilir, d'abaisser, d'anéantir la souveraineté; c'est de corrompre ceux mêmes qui



sont rassemblés autour du trône; c'est de faire adopter quelque forme d'administration également nuisible à tout le corps national, qu'elle appauvrit sous prétexte de travailler à sa liberté, et au souverain, dont elle anéantit toutes les prérogatives.

Alors le monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors sa volonté n'est rien sans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il assemble, qu'il propose, qu'on délibère sur les choses de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; et ces tuteurs sont des hommes sur la malveillance desquels il peut compter.

Mais quel est alors l'état de la nation? Qu'a produit l'influence des puissances voisines? Elle a tout confondu, tout bouleversé, tout séduit par son argent et par ses menées. Il n'y a plus qu'un parti, c'est le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royalisme est une hypocrisie; l'anti-royalisme est une autre hypocrisie. Ce sont deux masques divers de l'ambition et de la cupidité. La nation n'est plus qu'un amas d'âmes scélérates et vénales.

Ce qui doit arriver alors n'est pas difficile à deviner. Il faut que les puissances étrangères qui ont corrompu la nation soient trompées dans leurs espérances. Elles ne se sont pas aperçues qu'elles en faisaient trop; que peut-être même elles fai-

saient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur aurait dicté; qu'elles coupaient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faisaient que tenir courbé le nerf de la souveraineté, et que ce nerf venant un jour à se détendre avec toute l'impétuosité de son ressort, il ne se trouverait aucun obstacle capable de l'arrêter; qu'il ne fallait qu'un homme et un instant pour produire cet effet inattendu.

Il est venu cet instant; il s'est montré cet homme; et tous ces lâches de la création des puissances ennemies se sont prosternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui se croyaient tout: Vous n'êtes rien; et ils ont dit: Nous ne sommes rien. Il leur a dit: Je suis le maître; et ils ont dit unanimement: Vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions sous lesquelles je veux vous soumettre; et ils ont dit: Nous les acceptons. A peine s'est-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle sera la suite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut user des circonstances, jamais la Suède n'aura été gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires, qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, et que l'autorité cesse sur ceux qui ne possèdent rien; la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets et son caractère, la



Suède ne sera jamais plus malheureuse qu'elle ne l'était.

Un gouvernement mixte, formé comme au hasard, fit long-temps, très-long-temps le malheur du Danemark. Les troubles sans cesse renaissans qui le tourmentaient lui firent désirer des institutions moins orageuses. Il s'en serait présenté sans nombre à des esprits assez éclairés pour les combiner. Des peuples à demi-barbares ne virent que le despotisme qui pût les délivrer de l'anarchie ; et dans un moment de délire ils remirent tous leurs droits au chef de l'état, dont jusqu'alors les prérogatives n'avaient pas été suffisantes pour maintenir ou pour établir l'ordre.

Cet abandon, qui n'avait point d'exemple dans l'histoire, devait être suivi plus tôt ou plus tard d'un vif repentir, et ce repentir pouvait amener une révolution nouvelle. Pour la prévenir, l'arbitre suprême de la nation jugea convenable d'appeler dans un état devenu le domaine de sa famille des étrangers qu'on établit dans tous les postes qui exigeaient une confiance de quelque étendue ou des talens un peu distingués. Avec cette précaution, qui n'a jamais été interrompue, se sont successivement opérés, sans le plus léger mouvement, sans la moindre réclamation, tous les changemens indispensables pour faire passer des hommes originaires libres dans les liens d'un esclavage entier.

On croyait la servitude montée à son comble, lorsqu'une loi de 1784 a prouvé qu'il était possible d'y ajouter encore. Par cet acte remarquable il est défendu à tous les sujets de la domination danoise de sortir du royaume pour quelque raison que ce puisse être, même pour la navigation et pour le commerce, sans avoir donné une caution de dix mille francs au moins, qui assure le souverain de leur retour, ou qui le dédommage de leur perte.

L'emprisonnement de tout un peuple dans la sombre enceinte de son territoire ! La tyrannie imagina-t-elle jamais rien de plus accablant ? Telle sera toutefois ou pourra être le sort des sociétés soumises au pouvoir arbitraire. Dès que le prince institue les lois et les abolit, les étend et les restreint, en permet ou en suspend l'exercice à son gré ; dès que l'intérêt de ses passions est la seule règle de sa conduite ; dès qu'il devient un être unique et central où tout aboutit ; dès qu'il crée le juste et l'injuste, alors ses seuls caprices, quelque bizarres, quelque cruels qu'ils puissent être, décident de la destinée de ses malheureux esclaves.

Dans cet état de dégradation, que sont les hommes ? Leurs regards contraints n'osent se lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également et de lumière pour voir leurs chaînes, et d'âme pour en sentir la honte. Éteint dans les entraves de la servitude, leur esprit n'a pas assez d'énergie



pour saisir les droits inséparables de leur être. On pourrait douter si ces esclaves ne sont pas aussi coupables que leurs tyrans ; et si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir que de l'imbécillité de ceux qui ne la savent pas défendre.

Cependant vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux serait celui d'un despote juste, ferme, éclairé. Quelle extravagance ! Ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître absolu soit en contradiction avec la volonté de ses sujets ? Alors, malgré toute sa justice et toutes ses lumières, n'aurait-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage ? Est-il jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettans comme un troupeau de bêtes ? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage pour passer dans un plus gras ; mais ne serait-ce pas une tyrannie d'employer la même violence avec une société d'hommes ? S'ils disent nous sommes bien ici ; s'ils disent, même d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester, il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes qui aurait fait le bien contre la volonté générale serait criminel, par la seule raison qu'il aurait outre-passé ses droits. Il serait criminel pour le présent et pour l'avenir ; car, s'il est éclairé et juste, son successeur, sans

être héritier de sa raison et de sa vertu, héritera sûrement de son autorité, dont la nation sera la victime. Un premier despote juste, ferme, éclairé, est un grand mal ; un second despote juste, ferme, éclairé, serait un plus grand mal ; un troisième qui leur succéderait avec ces grandes qualités serait le plus terrible fléau dont une nation pourrait être frappée. On sort de l'esclavage où l'on est précipité par la violence ; on ne sort point de celui où l'on a été conduit par le temps et par la justice. Si le sommeil d'un peuple est l'avant-coureur de la perte de sa liberté, quel sommeil plus doux, plus profond et plus perfide que celui qui a duré trois règnes, pendant lesquels on a été bercé des mains de la bonté ?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'est pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandait s'il avait des esclaves, et qui répondit : *Des esclaves ! je n'en connais qu'un dans la contrée ; et cet esclave-là, c'est moi.*

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple esclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppresseurs, conserve pourtant l'ombre et le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étaient tous les états de l'Europe il y a dix siècles, soumise à de grands aristocrates qui nomment un roi pour en faire l'instrument de leurs



volontés. Chaque noble y tient de son fief, qu'il conserve par son épée, comme ses aïeux l'acquièrent, une autorité personnelle et héréditaire sur ses vassaux. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive. C'est un empire composé d'autant d'états qu'il y a de terres. Ce n'est point à la pluralité, mais par l'unanimité des suffrages qu'on y fait les lois, qu'on y prend les résolutions. Sur de fausses idées de droit et de perfection on a supposé qu'une loi n'était juste qu'autant qu'elle était adoptée d'un consentement unanime, parce qu'on a cru sans doute que tous verraient le bien, et tous le voudraient; deux choses impossibles dans une assemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions si pures à une poignée de tyrans? Car cette constitution qui s'honore du nom de république et qui le profane, qu'est-elle autre chose qu'une ligue de petits despotes contre le peuple? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, et personne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général; et là seulement un sot, un méchant, un insensé est sûr de prévaloir sur une nation entière.

Dans cette anarchie s'établit une lutte perpétuelle entre les grands et le monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'état par leur avidité, leur ambition et leurs défiances; ils l'irritent contre la liberté; ils le réduisent à l'intrigue. De son côté le prince divise pour commander, séduit

pour se défendre, oppose la ruse à la ruse pour se maintenir. Les factions s'aigrissent, la discorde met partout le trouble, et les provinces sont livrées au fer, au feu, à la dévastation. Si la confédération triomphe, celui qui devait conduire la nation est renversé du trône, ou réduit à la plus honteuse dépendance. Si elle succombe, le souverain ne règne que sur des cadavres. Quoi qu'il arrive, le sort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuse. Ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine et au carnage continuent à porter les fers qui les écrasaient.

Parcourez ces vastes régions : qu'y verrez-vous? La dignité royale avec le nom de république; le faste du trône avec l'impuissance de se faire obéir; l'amour outré de l'indépendance avec toutes les bassesses de la servitude; la liberté avec la cupidité; les lois avec l'anarchie; le luxe le plus outré avec la plus grande indigence; un sol fertile avec des campagnes en friche; le goût pour tous les arts sans aucun art. Voilà les contrastes étonnans que vous offrira la Pologne.

Vous la trouverez exposée à tous les périls. Le plus faible de ses ennemis peut impunément et sans précaution entrer sur son territoire, y lever des contributions, détruire ses villes, ravager ses campagnes, massacrer ses habitans ou les enlever. Sans troupes, sans forteresses, sans artillerie, sans munitions, sans argent, sans généraux, sans connaissance des principes militaires, quelle



résistance pourrait-elle songer à faire ? Avec une population suffisante, assez de génie et de ressources pour jouer un rôle, la Pologne est devenue l'opprobre et le jouet des nations.

Si des voisins inquiets et entreprenans n'avaient pas envahi jusqu'ici ses possessions ; s'ils s'étaient contentés de la dévaster, de lui dicter des ordres, de lui donner des rois, c'est qu'ils étaient dans une défiance continuelle les uns des autres. Des circonstances particulières les ont réunis. Il était réservé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puissances rivales qui se sont appropriés les provinces qui étaient le plus à leur bienséance, sans qu'aucun trône de l'Europe s'agitât pour traverser cette invasion. C'est dans la sécurité de la paix, c'est sans droits, sans prétexte, sans griefs, sans une ombre de justice que la révolution a été opérée par le terrible principe de la force, qui est malheureusement le meilleur argument des rois. Que Poniatowski se serait montré grand, si, voyant les apprêts de déchirement, il se fût présenté au milieu de la diète, y eût abdiqué les marques de sa dignité, et dit fièrement à sa noblesse assemblée : « C'est votre choix qui m'a fait roi. Vous en « repentez-vous ? je cesse de l'être. La couronne « que vous aviez mise sur ma tête, faites-la passer « sur celui que vous en jugerez plus digne que « moi ; nommez-le, et je me retire. Mais, si vous « persistez dans vos premiers sermens, combat- « tons ensemble pour sauver la patrie, ou péris-

« sons avec elle ! » J'en atteste les puissances co-partageantes si cette généreuse démarche n'eût pas sauvé la Pologne de sa ruine, et son prince de la honte d'en avoir été le dernier souverain. Le sort en a décidé autrement. Fasse le ciel que le crime de l'ambition tourne au profit de l'humanité, et que, par un sage retour aux bons principes d'une politique saine, les usurpateurs brisent les chaînes de la partie la plus laborieuse de leurs nouveaux sujets ! Ces peuples, devenus moins malheureux, seront plus intelligens, plus actifs, plus affectionnés et plus fidèles.

On ne saurait espérer cette amélioration dans la destinée des habitans restés soumis à la Pologne. Ils continueront d'être esclaves, d'être les plus malheureux des esclaves. L'esclavage est partout un état contre nature ; mais il est plus supportable dans les gouvernemens absolus que dans les autres gouvernemens. Sous un despote il n'y a de liberté pour personne ; et cette égalité console le serf d'une privation dont tous les membres de la société sont forcés de partager avec lui l'injustice. La tyrannie qu'éprouvent ses oppresseurs le venge en quelque manière de la tyrannie sous laquelle il gémit lui-même. Il n'en est pas ainsi dans l'aristocratie. L'indépendance de la noblesse redouble chez le paysan l'horreur des fers qui l'accablent. La comparaison qu'il ne peut s'empêcher de faire de sa situation avec celle de son seigneur excite au fond de son cœur le sentiment du plus cruel